

## IDOLE BOITEUSE

Chaque fois que mon tour venait, le professeur esquissait un signe d'hésitation : « Patientez encore un peu », me disait-il et passait à l'étudiant suivant. Tout à la fin, après avoir attribué à chacun une place de stage, il s'est retrouvé seul en face de moi, et il réfléchissait encore : « Pour vous, il me faut chercher quelqu'un de particulier ». Sans doute. J'étais la seule étudiante non francophone de son cours, en vue d'obtenir le Diplôme d'études spécialisées dans l'enseignement du français, langue étrangère. Qui voudrait d'une stagiaire qui faisait des fautes de français ? Qui ? « Claude ! », s'est écrié le professeur qui avait atteint la fin de sa réflexion. Le visage lumineux, content de m'avoir casée merveilleusement, il s'est mis toute de suite à écrire une lettre de recommandation adressée à ce fameux Claude, alors que je mâchais une question impertinente, insolente, et à vrai dire, totalement déplacée :

- Est-ce que je pourrais trouver du travail en tant qu'enseignante de français pour les étrangers ici, à Genève ?

Le professeur m'a jeté un regard disqualifiant et j'ai eu honte ; un proverbe de mon lointain pays m'est venu en mémoire : « On lui donne le doigt, et elle exige le bras ». A peine m'avait-il trouvé une place de stage pour enseigner le français durant un mois, et je lui demandais...

- Vu le taux de chômage des enseignants francophones à Genève, il me semble très difficile, pour ne pas dire impossible de trouver du travail en tant que non francophone, a-t-il répondu en me remettant entre les mains la lettre pour Claude.

Je l'ai remercié et je suis partie, sans remords d'avoir posé une question bête. Les questions bêtes, il faut les sortir, autrement elles vous dévorent. Elles vous voilent la vue, les questions bêtes. Grâce à une réponse rude, désormais je voyais clair, sans l'ombre d'une illusion. Jamais je ne pourrais enseigner le français sur le sol francophone, de meilleurs que moi demeurent sans emploi des années durant. Une place de stage est déjà trop, enfin, presque. Et si les élèves s'aperçoivent que je ne suis pas une vraie enseignante, mais une usurpatrice avec un accent étranger ? Va-t-il m'accepter, Claude ?

C'est un homme dans les soixante ans, brillant d'énergie juvénile. Son accueil chaleureux et son enthousiasme me font oublier mon accent. Le comble, il ne semble pas incommodé mais enchanté que je sois Albanaise, me félicite pour mon français et m'invite déjà à participer à la leçon ! Je suis présentée aux élèves en tant que future stagiaire, et ils sont tous étonnés que je ne sois pas francophone. Mais au lieu de me mépriser, ils m'admirent ! Je deviens soudain l'exemple vivant, l'incarnation de leur désir d'apprendre le français. Emue, je remercie le destin de ne pas avoir mis dans cette classe des personnes aussi limitées que moi, aussi peu ouvertes à l'exotisme, aussi intransigeantes et sceptiques, aussi sectaires ! La leçon foisonne de chansons et de dialogues vrais. Les élèves parlent de leurs inquiétudes, de leur pays, de leurs ressentis. Ils tutoient Claude. Sa liberté d'âme rend libre tout ce qui l'entoure. Elle m'enlève ma honte à propos de mon accent, diminue ma peur des fautes de français au point de ne pas en faire ! Je suis médusée, éblouie devant cet homme qui me renvoie à moi-même : une Albanaise non déguisée en professeur de français.

« Mon passé est tout particulier », me dit-il quelques jours plus tard, alors que nous buvons un café ensemble. Je n'en doutais pas une seule seconde ! Il a dû sûrement être un

rocker dans sa prime jeunesse, je l'imagine même habillé en cuir, avec une moto. Un soixante-huitard, entouré de femmes et d'aventures, un hippie, un punk, bref, tout ce qu'il y a de plus extravagant sur terre. Il a dû être... Mais qu'est-ce qu'il a été ?

- Prêtre, me répond Claude avec un sourire.

Prêtre ! Prêtre ? Prêtre. J'ai beaucoup lu sur l'histoire de la religion, et *Le pirate devient pape* a été autrefois un de mes livres préférés. Mais je n'ai jamais rencontré un prêtre en chair et en os : à ma naissance il n'y en avait plus en Albanie, la plupart s'étaient convertis en athées et les plus têtus pourrissaient en prison. Les livres mis à notre disposition les peignaient dans leurs habits solennels, hypocrites et méchants, appartenant à une époque révolue. Comment me comporter en face d'un ex-prêtre qui boit un express et fume une cigarette, en jeans clairs et chemise à carreaux ?

- Je n'avais pas encore connu l'amour pour une femme, dit Claude. Je n'aimais que Dieu. Et puis un jour, elle est venue. Veuve et triste. Belle, très belle. Elle a demandé à se confier. Au fil de nos rencontres, son chagrin diminuait et le mien grandissait. Sa souffrance s'allégeait, la mienne devenait lourde, trop lourde pour un prêtre. J'étais amoureux. Bêtement amoureux. Amoureux sans espoir. Je craignais qu'elle soit consolée et qu'elle parte. Quand je la voyais entrer souriante, mon cœur se serrait, je souhaitais alors qu'elle soit infiniment malheureuse et se confie à moi jusqu'à la fin de sa vie.

Claude a commandé un cognac avant de continuer son récit extraordinaire : la lutte avec soi-même et la lutte contre l'Eglise. Quand la belle veuve vite consolée lui avait exprimé son amour, il en avait parlé à ses supérieurs. Leurs conseils l'avaient mis dans le plus grand désarroi : on ne lui demandait pas d'être, mais de faire semblant. Claude a choisi de rester intègre, fidèle à lui-même ; il a coupé tous les ponts avec l'Eglise, s'est marié, a eu trois enfants. Depuis, il enseigne le français et n'a jamais regretté son choix. Il ne cache pas son passé, moi si. J'aimerais qu'on me prenne pour une francophone. Mais dès que j'ouvre la bouche, mon interlocuteur me demande : « D'où viens-tu ? », et je me sens imparfaite. Durant des années je me suis pliée à des exercices interminables de prononciation et si le résultat avait tenu seulement à ma volonté, j'y serais arrivée. Eh, non ! Il doit y avoir autre chose. Je me sens punie. Punie pour une peine que jadis j'infligeais à d'autres.

- J'ai été une puriste, dis-je à Claude. Quand je donnais des cours de littérature à l'Université, en Albanie, j'exigeais que tous les étudiants parlent la langue pure, établie selon les normes des grammairiens dans la capitale ; ceux qui venaient du Nord ou du Sud profond, disposaient d'une année pour perdre leur accent, autrement leurs notes à l'examen final en seraient vivement affectées. Je voulais qu'ils répandent la langue littéraire dans leur province, sans accents, sans impuretés. Et sans vie, diras-tu. Soit ! Mais je suis bien punie ! A l'époque, je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je souffrirais moi-même d'un accent indélébile, et porterais le fardeau que j'avais tant reproché aux autres ! Sans aucun doute, il s'agit d'une punition divine !

C'est à Claude de me rassurer que toute punition s'inflige par soi-même ; à lui de me convaincre de ne pas chercher à ramener mes problèmes au ciel, mais de les résoudre sur terre. « Le péché, quelle invention aberrante pour l'homme ! » conclut-il et commande un autre cognac. Nous ignorons dieu, le péché, le châtement, et parlons pédagogie. Claude cite

Nietzsche : « Tes vrais éducateurs ne sauraient être autre chose que tes libérateurs ». Quelle magnifique devise ! Je l'adopte sur le champ, j'ai tant besoin d'une parole lumineuse au seuil de l'inconnu. Demain, je donnerai mon premier cours.

Armée de liberté, j'entre en classe et commence la bataille. C'est un champ de parole ; j'ai préparé des textes comiques qui suscitent des discussions drôles. La comédie représente mon point fort : elle tue l'ennui, redoutable ennemi de l'enseignement, ouvre l'esprit sur des contrées vertes de frivolité, allège l'âme et écourte le temps. La comédie - regard mûr sur tout ce qui demeure immature - désarme... Nous avons tous abandonné nos défenses pour nous livrer à la beauté de la langue française, compromise par nos grossières erreurs. Mais les complexes sont oubliés, nous nous sentons parfaits. Mon sentiment de perfection arrive à son paroxysme à la fin du cours, quand une Japonaise me demande des leçons privées. En vain j'essaie de lui expliquer que je ne suis pas une vraie enseignante, juste une stagiaire étrangère qui fait elle-même des fautes de français, Hishima veut absolument prendre des cours avec moi. Son seul problème : ne pas pouvoir me payer à ma juste valeur. Mais je m'en fous, j'ai déjà une élève sans même avoir mon diplôme, que la vie est burlesque !

- C'est un cas désespéré, me dit Claude.

J'aime les cas, j'en suis un moi-même, et j'aime le désespoir car il me renvoie à mes poètes favoris. Je décide donc de donner des cours à Hishima, deux fois par semaine durant six mois, dernier délai pour passer son examen d'entrée à l'université. Elle a déjà échoué deux fois et un troisième échec signifie : quitter la Suisse, son amoureux et le rêve de travailler comme interprète dans une grande entreprise japonaise.

Folle de joie, j'achète un petit magnétophone destiné aux cours. Ce n'est pas à travers ma prononciation qu'elle arrivera à réussir la dictée, il nous faut travailler avec de vrais francophones. Hishima n'arrive pas à entendre les sons français, elle a raison d'ailleurs. Entre une phrase écrite et sa prononciation - aucune relation ! Et si l'on ajoute encore les liaisons – quel chaos ! Je décide d'enregistrer quelques textes particulièrement intéressants lus par mes amis francophones ; mais pour commencer je dispose de chansons, beaucoup de chansons. Mes cassettes préférées sur la table, installée dans ma cuisine comme pour un jour de fête, j'attends mon élève qui arrivera toujours cinq minutes en avance. Or je me suis réjouie trop tôt.

Une demi-heure durant, la cassette tourne toujours sur une phrase d'Aznavor. Impossible pour mon élève de l'entendre juste. Et pourtant, rien de plus audible. Je panique... et puis me souviens de mes débuts, de toutes les astuces de l'étranger pour déchiffrer une langue inconnue. En réalité, on n'entend pas tout, on devine... Si Hishima arrive à distinguer des mots par-ci par-là, ils constitueront des piliers sur lesquels vont se greffer les autres. Nous remplirons les trous, - articles, prépositions, pronoms - par divination et association. A quel rythme ? Trois mots en une demi heure...

En français, Hishima souffre de tous mes symptômes, et encore d'autres qui me sont inconnus. Elle ne comprend pas l'utilité du verbe. Pourquoi dire « il pleut » quand le mot « pluie » implique l'action ? Je suis abasourdie. Comment font les Japonais pour s'exprimer sans verbe ? Tout doit être figé ou extrêmement compliqué. Selon Hishima, c'est le français qui est compliqué, trop explicite ou trop absurde. Il faut être obscène pour donner à chaque objet une appartenance sexuelle. Pourquoi la table serait-elle une femelle et le four un mâle ?

Je n'ai jamais compris, non plus. Combien d'efforts m'a-t-il fallu pour ne plus apercevoir le four au féminin, à l'instar de ma langue maternelle !

Mais il m'en faut énormément encore pour convaincre Hishima d'écrire des textes en « je » : plus facile pour mon élève de rédiger des pages entières sur le programme des Nations Unies que trois lignes sur un événement banal de sa vie. Elle me regarde même avec une certaine horreur, les yeux presque en larmes devant mon indécente proposition. J'insiste. Sans un contact intime et personnel avec une langue, il est impossible de la pénétrer. Il faut s'en approcher avec le cœur, le cerveau suivra. Elle n'a jamais écrit de poésie ? Pourquoi ne pas essayer, dans une autre langue, à travers une nouvelle liberté ? Hishima rit aux éclats. Je la rassure : en poésie, tout est permis.

Par soumission sûrement elle m'apporte quatre vers impersonnels et sans goût, calligraphiés avec soin sur un bout de papier rose. Je fais semblant de les aimer, je les récite à voix haute, je m'extasie devant ces quatre vers et ... en fin de compte, ils ne sont pas mal. Une timidité, quelque chose de touchant et d'inexprimable s'en dégage. Je relis ces quatre vers, primitifs et imparfaits, chemin craintif vers une ouverture, toute petite, imposée, comme une scission de l'âme. Apprendre une langue ne consiste pas à assimiler des mots mais une façon de considérer le monde ; apprendre une langue c'est adopter une mentalité.

Qu'elle est étrange, la mentalité de Hishima ! Bien que nous ayons le même âge et toutes deux, nous résidions en Suisse depuis quatre ans, elle n'accepte pas de me tutoyer ! Moi, je viens d'un pays où l'on vouvoie seulement les vieux et les détenteurs d'un poste gouvernemental. Autrefois, en tant que professeur à l'Université, il m'avait été impossible d'apprendre le vousoiement à mes étudiants du Kosovo ; quand je vousoyais l'un d'entre eux, il regardait autour de lui pour savoir à combien de personnes je m'adressais et, déconcerté, me répondait toujours par « nous », parlant au nom de ses colocataires ou de ses amis du Kosovo. Il m'a été plus facile de me résigner à leur tutoiement qu'au vousoiement de Hishima. Il devenait très gênant surtout après le cours, alors que je lui préparais un café turc dans de belles tasses en porcelaine enveloppées de cuivre, apportées d'Albanie. Ce moment constituait pour Hishima un rite sacré : nous parlions de tout, amicalement, quelquefois en compagnie d'autres personnes venues me rendre visite. Hishima les tutoyait sur le champ et continuait à me vousoyer. Je me sentais mal à l'aise, assise dans ce piédestal de respect et de vénération. J'étais le professeur. Quelque chose au plus profond d'elle ne la laissait pas me tutoyer, tant pis si je me sentais embarrassée en la présence de mes amis qui ne comprenaient pas comment une personne rencontrée dans ma cuisine les tutoyait tout en me vousoyant, moi.

Hishima avait besoin d'une idole pour la conduire vers le pays de l'inconnu : la langue française. Le grotesque avait voulu que cette idole soit boiteuse, mais quelle importance ? Elle lui épargnait la honte de ne pas pouvoir courir... Elle l'assurait que dans ce monde tout est possible, puisqu'une Albanaise enseigne le français. Une Japonaise pourrait alors même parler de ses sentiments et écrire de la poésie ! A chaque leçon elle m'apportait des vers de plus en plus personnels, garnis de moins en moins de fautes. A la dictée seulement nous avançons très lentement. Mon premier magnétophone a crevé, à force d'être utilisé sans pitié. Quel engin résisterait à la répétition d'une seule phrase vingt-cinq fois ? Je crois qu'il est devenu fou. J'en ai acheté un autre, un peu plus cher et moins sensible. Un Grundig, marque ancienne fabriquée à l'époque où les gens étaient moins angoissés et plus solides à l'épreuve. Quelquefois il se fatigue, moi jamais. Je continue d'être émerveillée d'avoir une élève, je jette un coup d'œil furtif au texte de la chanson quand je n'arrive pas à cerner le mot prononcé par le chanteur, ouvre le dictionnaire comme une voleuse, dérobe le sens du mot inconnu avec

l'habilité des pirates de mon pays et souris ensuite à mon élève en peine. Elle n'a pas la chance de consulter le texte écrit, ni le dictionnaire. A mon aise, je décide enfin d'élucider le mystère du mot difficile et mon élève me regarde avec admiration : je me sens un imposteur.

La leçon suivante, par mauvaise conscience, je feuillette le dictionnaire sous ses yeux, mais elle ne voit rien, je lui dis que je ne connais pas le mot, elle n'entend rien non plus. Malgré mes efforts pour faire tomber ma couronne, je demeure le maître qui sait tout. Mes conseils sont suivis à la lettre : un quart d'heure de radio le matin, deux films par semaine, une demi-heure de lecture quotidienne à voix haute et autant de temps consacré à la conversation en français (avec des vendeuses, des voisins, des inconnus dans la rue et des dragueurs), les devoirs à me rendre et... l'incontournable poème. A la fin de chaque leçon, mon élève est récompensée de ses efforts par un délicieux café turc, versé dans des tasses mythique du temps du communisme.

Petit à petit, le jour de l'examen approche. Nous travaillons sur le texte argumentatif, production en série. Nous argumentons sur tout : le tabac, la pollution, le travail, l'émancipation des femmes, les chiens, les oiseaux en voie de disparition. Il nous suffit d'un substantif pour que l'introduction, la thèse rejetée, la thèse proposée et la conclusion se placent sans effort dans un schéma aussi simple que solide. Pour gagner du temps, nous élaborons les arguments oralement. L'excellence de Hishima dans ce domaine m'incite à penser que la dissertation française est une invention étrangère. Une plaisanterie que les Français ont prise au sérieux. Mais avec laquelle on ne plaisante plus. Surtout pas Hishima.

Elle est partie à l'examen comme un Albanais part pour un enterrement ; les larmes aux yeux, le cœur battant, l'estomac noué. Elle en est sortie sans rien savoir sur ce qui s'était passé. Il fallait attendre une semaine pour les résultats. Une semaine de congé pour mon Grundig incassable, mélancolique, rangé dans le réduit. Une semaine de cauchemars nocturnes pour moi. Et une semaine au-delà du temps pour Hishima. Le jour de l'affichage des résultats, j'attends depuis le matin son coup de fil, et chaque fois que le téléphone sonne, je sursaute. Il sonne sans arrêt, mon téléphone : une vendeuse de produits naturels, une amie que je ne fréquente plus depuis quatre ans, un cousin de Nouvelle Zélande, la régie pour désinfecter l'appartement à cause des cafards, - toutes les demi-heures quelqu'un d'autre que Hishima m'appelle. Même l'après-midi, toujours pas de nouvelles de mon élève.

Il ne fallait pas s'attendre à l'impossible, Claude m'avait déjà préparée. Et pourtant, je me cache dans les toilettes pour pleurer. Si je suis triste, comment doit-elle se sentir ? Et qui d'autre que moi pourrait la consoler ? Je prends l'appareil, je compose son numéro, le cœur lourd. Je ne sais même pas quoi lui dire. « On se préparera mieux la prochaine fois ». Mais il n'y aura pas de prochaine fois ! Aucune autre fois ! L'appareil téléphonique tremble entre mes mains. Je me suis préparée à tout, or la mentalité japonaise dépasse largement mon imagination exorbitante.

- Je ne suis pas allée voir les résultats, me répond Hishima.
- Pourquoi ?
- Parce que j'ai peur.
- Hishima, je vous ordonne de sortir maintenant et d'aller à l'Université. Vous me téléphonerez tout de suite après avoir vu le résultat. D'accord ?
- D'accord, répond-elle contre son gré.

Je me lave le visage tâché de noir ; mon mascara « water resistant » n'est pas prévu pour supporter les larmes et j'attends, j'attends, j'attends près du téléphone. On dirait que le monde entier se précipite sur mon numéro, même des inconnus : j'ai eu deux appels erronés. Mon cœur va sûrement déchirer le tee-shirt jaune, tant il bat à chaque sonnerie de téléphone. Je ne fais que décrocher. Soudain, à l'autre bout du fil, quelqu'un pleure. Je souhaite un troisième appel erroné, je murmure « C'est qui ? ». Les pleurs se muent en sanglots. Ça, ce n'est pas japonais. Un malheur serait-il arrivé dans mon pays lointain ? Je parle en albanais, mais mon interlocuteur me répond seulement par la langue des larmes. Enfin, je ne parle plus. Par mon silence, j'invite l'autre à se manifester quand bon lui semblera. Et après quelques minutes, j'entends une voix mince, forcée, décalée :

- J'ai réussi !

Et Hishima continue à pleurer de plus belle.

- Viens boire un café turc, cela te fera du bien.
- D'accord.

Je raccroche. Je suis heureuse. Heureuse et étonnée. L'être humain nous surprend justement à l'endroit où nous sommes sûrs d'avoir compris. L'être humain se développe au-delà de toute mentalité, au-delà de toute prédiction. Qui aurait cru que Hishima continuerait à me vousoyer ? Rayonnante, assise dans ma cuisine, la tasse de café à la main, elle me vousoie avec encore plus de ferveur. Je ne suis plus le professeur, je suis désormais une sorte de divinité.

Et les Japonaises désireuses d'apprendre le français se ruent sur moi. Tout d'un coup, j'ai douze élèves, pas seulement des débutantes mais aussi des avancées, des perfectionnistes. Quelques-unes connaissent la langue presque aussi bien que moi, quel délire ! Je choisis pour elles des textes philosophiques, Descartes, Pascal et même Schopenhauer et Nietzsche ! Il aimait bien être lu en français, Nietzsche. Durant la leçon, je tremble de tomber sur des mots inconnus, mais je n'ai pas d'autre choix que de les découvrir en les enseignant. Jusqu'à quel point mes élèves sont-elles conscientes de mes lacunes ? Je ne sais pas, je sais seulement que ces lacunes sont acceptées. Je ne me cache plus et je déteste préparer la leçon en avance, car j'en perds moi-même l'intérêt. A part une idée vague, tout est laissé à l'inspiration, à la liberté de l'instant.

Mes élèves disent que je diffère des autres professeurs de français. Oui, la différence est de taille : je ne connais pas assez bien la langue enseignée. A l'écoute des cassettes, je suis aussi concentrée qu'elles de peur d'avoir raté le sens du mot, de ne pas avoir bien deviné le genre des noms ou une préposition attachée au verbe. Durant aucune des leçons je ne dispose du luxe de la routine mais explore sans arrêt l'angoisse de la découverte, mêlée au trouble de ne pas être à la hauteur. Et chaque fois qu'une élève sonne à ma porte, j'éprouve l'enchantement d'une victoire. Car mon contrat d'enseignement est libre : il suffit d'un coup de téléphone pour arrêter la suite des leçons ou pour annuler un cours particulier, bien sûr sans qu'il soit payé. Les élèves me règlent à la fin de chaque séance, (la moitié du prix d'un enseignant « normal ») ; je ne suis jamais certaine qu'elles reviendront la prochaine fois.

Mais elles reviennent, parfois accompagnées d'une future élève. Petit à petit le cercle des Japonaises s'élargit à des Espagnoles, des Brésiliennes, des Nigériennes, des Roumaines et même à un Allemand. Je pourrais ouvrir une école. Alors que d'aptés enseignants

francophones dépriment au chômage, je commence à refuser les nouveaux venus, j'ai trop d'élèves. Implantée dans ma cuisine, le Grundig fidèle sur la table, de l'eau, du thé, du jus de fruit ou du café turc selon les goûts de mes élèves, j'accueille l'imprévu avec passion et inquiétude. Chaque leçon constitue un défi. Ma situation est grotesque. Je ressemble à un produit trop médiatisé par le bouche à oreille, à un produit défectueux dont la seule qualité réside dans son amour pour la langue française. Un amour impossible, avec tous les symptômes qui accompagnent ce sentiment. Je continue à être émerveillée par des phrases simples décrivant Paris que je ne connais pas et la culture française que je ne maîtrise point. Je n'enseigne rien d'autre que l'émerveillement ...

\* \* \*

Après avoir fini ses études universitaires, Hishima a quitté Genève pour rejoindre une grande entreprise japonaise à Paris. Elle m'envoie régulièrement des cartes postales et parfois m'appelle. Quand je la félicite pour son français, elle riposte toujours : « Grâce à vous ». En vain j'essaye de la persuader que tous les professeurs précédents ont contribué à son apprentissage, j'ai simplement finalisé leur travail et surtout son travail propre, Hishima demeure aussi irréaliste qu'autrefois quant à mes mérites. En souvenir de moi, elle s'est procuré un moulin et une petite casserole afin d'éterniser l'ancien rite du café turc, mais n'a pas pu trouver de tasses enveloppées de cuivre. J'ai remué ciel et terre pour en dénicher à Tirana ; malheureusement, ils n'en fabriquent plus d'aussi belles qu'au temps du communisme. En désespoir de cause, j'ai offert à Hishima des récipients destinés aux touristes, un peu kitch et moins authentiques que les miens. Aux anges, elle me remercie du fond du cœur, me souhaite beaucoup de succès et me complimente d'avoir tant d'élèves, mais ne me croit jamais quand je lui avoue la vérité pure : « Grâce à Vous ».

